

FEUILLETON du CANADA

LE Bourreau de son Fils PAR Gustave Guesviller

Il fallait agir prudemment pour ne donner plus tard prise à aucun soupçon et aussi pour éviter une baisse possible, baisse dont j'aurais été la première victime, n'est-ce pas ? J'eus soin, en conséquence, de tracer son rôle à mon maître et de ne me mêler d'aucun détail de rien. Pour le curieux inévitable la réponse était toute faite : le comte confiait la totalité de sa fortune à une grande entreprise industrielle qu'il désignait plus ou moins vaguement.

Tout se passa selon mes prévisions, et le moment vint bientôt de livrer la grande bataille. Nous étions alors au 25 novembre, je ne fais pas erreur sur la date. Le départ du comte était fixé au lendemain. Lui seul et moi étions dans le secret, car j'avais eu la précaution d'intercepter la lettre qu'il avait écrite à sa femme le prévenant de son arrivée. Il était convenu que je descendrais quelque jour encore au château, aux fins de congédier les domestiques de veiller au déménagement des meubles et de fermer la maison. Un pli cacheté que je devais remettre ensuite à un notaire de Limoges, renfermait les instructions du comte touchant la vente de sa propriété. Quand tout serait terminé j'avais ordre de rejoindre mon maître à Florence où il m'attendrait.

Le comte par sa tournée à classer ses billets de banque et à les serrer par liasses épaisses dans une ceinture spéciale et dans une sacoche que je lui avais procurées. Il voulait même que je l'aide, mais j'eus la délicatesse de refuser ; j'avais, du reste, besoin de quelques heures de solitude. Je montai dans ma chambre pour jeter un dernier coup d'oeil sur ce que je puis, sans forfanterie, appeler les instruments de mon chef-d'œuvre : une fiole de chloroforme, un tampon d'ouate, une corde et un cahier de papier à lettres, aux armes de Maleplaine dont la première page contenait quelques lignes de la main du comte.

J'allais oublier de vous dire que depuis longtemps déjà je m'appliquais à écrire et à reproduire l'écriture de mon maître. J'ai toujours eu du goût pour la calligraphie, et l'écriture du comte était originale. Grâce à un travail opiniâtre j'étais arrivé à une contrefaçon en tout point parfaite. Le faux que j'avais sous les yeux devait être de ma fortune, je l'examinai soigneusement. Je pouvais être tranquille, les plus habiles s'y méprendraient. Alors je retirai la feuille contenant le faux et la séparai en deux feuillets inégalement coupés. Ce n'est qu'à l'article de la mort qu'on pense à l'emploi d'un coupe-papier et le procédé des livres à souches joint à juste titre d'une grande réputation de sûreté. — Je plaçai le feuillet blanc à sa place, sous le cahier de papier à lettres ; quant au faux je le plaçai soigneusement et le glissai dans mon portefeuille. Après quoi, je sortis prendre l'air dans le parc.

Le temps se faisait mauvais. De gros nuages noirs s'amoncèrent, gonflés de pluie ; les grondements lointains et sourds du tonnerre annonçaient majestueusement la venue de l'orage ; le soufflet ce vent tiède, lourd, chargé d'électricité qui semble comme l'haleine fiévreuse de la nature altérée d'eau. Au fond du parc, près d'un ruisseau bavard, la dévotion superstitieuse des premiers maîtres avait élevé, dans une sorte de grotte, une autel et une statue à la Vierge Marie. Derrière l'image de la Vierge, je soulevai une dalle, et scellée par le temps et un trou béant s'offrit à ma vue. Il n'était ni la grotte, ni profond, mais les billets de banque tenaient peu de place et, tel qu'il était, il servirait aisément de refuge à la fortune des Maleplaine.

L'orage approchait rapidement plus disant le tonnerre éclatait faisant croire à des écroulements de murailles gigantesques au sein des cieux. La pluie commençait, elle tombait en larges gouttes qui s'aplaissaient sur la terre avec des bruits saccadés. Je rentrais au château pour le dîner. Le comte m'attendait au fauquier.

— Tout est prêt mon ami, me dit-il en me tendant la main. Je n'ai plus qu'à préparer ma valise, demain matin. Bientôt je serai hors de France, hors de tout danger. Ah ! je l'avoue, ces inquiétudes incessantes me torturaient affreusement. Je vais enfin connaître le repos. Croyait-il si bien dire ?

À dix heures nous nous séparâmes. Accoudé sur ma table, l'œil fixé sur la pendule, j'attendais que l'aiguille eût fait deux tours de cadran. J'étais un peu fiévreux, à dire vrai, mais mon esprit gardait tout son calme, toute sa lucidité. Je vérifiai avec soin si mon revolver était chargé ; en cas de malchance, j'étais résolu à me faire sauter la cervelle. A minuit, tout dormait dans le château. L'ouragan était dans toute sa furie ; le vent hurlait, le tonnerre grondait par intervalles réguliers, rythmant d'une cadence formidable la chanson monotone et douce de la pluie.

Je mis plus d'un quart d'heure à descendre l'escalier, plus d'un quart d'heure ensuite à atteindre la chambre du comte. D'habituellement, l'oreille collée contre la porte, la main sur la serrure, j'attendais, lentement, lentement, je tournais la clef. — Je ne redoutais pas un grincement importun, j'avais pris mes précautions comme vous pensez. — Je pénétrais dans la chambre. Un éclair me montra le comte plongé dans un profond sommeil. La foudre éclata, j'avancai de quelques pas. — J'étais au lit !

Ah ! ce fut un beau crime ! Je saisis mon flacon de chloroforme, l'imbibai le tampon d'ouate et, sans secousse, avec une précaution extrême, je le posai sur le visage de mon maître. Tranquille de ce côté, j'allumai la bougie et me déshabillai du bras du comte, je suivis anxieusement les progrès de l'anesthésie. J'avais étudié la question à fond, j'étais sûr de ne pas me tromper. A temps, je sus éteindre le tampon, car je ne voulais pas endormir entièrement mon maître, encore moins le tuer ainsi. Vous comprenez, je me méfiais d'une autopsie probable et je voulais seulement mettre ma victime dans l'impossibilité de résister.

J'ouvris la fenêtre, les volets extérieurs étaient clos. En m'aidant d'une chaise je réussis à passer ma corde sur la tringle des grands rideaux où je l'assujétis solidement ; à l'extrémité opposée le nœud coulant était préparé.

Quand je songe au calme avec lequel j'accomplisais ces choses, une admiration immense de moi-même m'envenimait ; il m'arrivait parfois d'avoir peur de moi. Je revins au lit. Avec toute la science d'un valet de chambre j'habillai le comte de la tête aux pieds. L'air frais, en pénétrant tout à coup, avait agi sur le sommeil léthargique de mon maître. Des plaintes légères, des soupirs plaintifs doux comme un chant lointain s'échappaient de ses lèvres demi-closes. C'était l'instant d'agir ! Je rassimblai mes forces, je saisis le comte à bras-le-corps et le portai ainsi jusqu'à la fenêtre. Là, je dus le déposer pour prendre haleine ; il était très lourd et j'avais trop présumé de ma vigueur. Cependant, il fallait me presser ! Le comte commençait à s'éveiller, il était "à point" — si je puis m'exprimer ainsi : je me ruais sur ma victime, je le saisis de nouveau et, dans une torsion brutale de tous mes muscles, sous la pression de fer de ma volonté surexcitée, je le hisai avec moi sur la chaise. Son cou était à la hauteur du nœud coulant. Un dernier effort !... un mouvement rapide !... Le comte était pendu !... — Je veux dire : le comte de Maleplaine s'était pendu.

La suffocation le réveilla tout à fait. Ses yeux s'ouvrirent d'emblée ; ils lui sortaient de la tête. Sans aucun doute il ne reconnut et comprit tout. Sa bouche s'ouvrit pour m'accuser ; ses dents claquèrent précipitamment, mordant, machant sans pitié sa langue qui pendait, violacée déjà par la strangulation. Un son rauque sortit de sa poitrine, il s'agitait convulsivement ; renversa d'un coup de pied la chaise qui m'avait servi à l'accrocher. Il eut un dernier râle, une suprême révolte de tout son être... et mourut.

Il était hileux hideux ! Moi, je le regardais en souriant d'aise ; la grande difficulté était vaincue, le comte de Maleplaine était mort "éveillé", il était mort "vivant", l'autopsie, l'œuvre de ma nuire, me servirait. J'étais sauvé !

Ah ! ce fut un très beau crime. J'eus besoin de m'asseoir, j'étais las. La précaution que j'avais prise de pendre le comte à la tringle des grands rideaux

avait pour but d'expliquer l'ouverture de la fenêtre, indispensable pour permettre à l'odeur du chloroforme de se dissiper.

Deux heures sonnèrent quand je me remis au travail. Avant tout, consciencieusement, je m'occupai à retaire le lit : il était inadmissible que le comte se soit couché avant de se pendre et qu'il se soit levé et rhabillé ensuite pour exécuter son sinistre projet. — Le lit fait, j'ouvris le secrétaire. Après les avoir attentivement examinés un par un, je fis un grand feu de papiers qui pouvaient être compromettants. Le suicide expliquait cet autocafé. Quant aux pièces sans importance, je les respectai et négligemment, je jetai dans un tiroir le cahier de papier à lettres et le feu ! et d'un j'avais détaché mon faux il me fallut tout mon courage pour m'approcher du pendu et glisser dans la poche de son veston mon chef-d'œuvre de Calligraphie.

Il ne me restait plus qu'à prendre l'argent ; ce ne fut ni long ni difficile, j'avais la clef du coffre-fort ; la précieuse ceinture et la sacoche s'y trouvaient puis-amment gonflées. Je m'en emparai, ayant soin de respecter les quelques rouleaux d'or qui gisaient auprès d'elles et qui par leur volume et leur poids, m'auraient embarrassés.

Ma tâche était achevée. Un dernier travail de mise en scène pour di simuler toute trace de violence, et je n'avais plus qu'à aller enterrer "ma" fortune. Je laissai telle qu'elle la chaise que le comte avait renversée dans ses convulsions — elle faisait très bien ainsi. — La bougie brûlait, je la laissai brûler — cela ajoutait à la vraisemblance et, satisfait de mon œuvre, je descendis dans le parc.

Oh ! quelle nuit ! quelle affreuse nuit ! Les éclairs m'éblouissaient ; la foudre m'assourdissait furieuse, la pluie me fouettait le visage, m'avenglait, rendant plus difficile encore ma course à tâtons dans la nuit. Le vent sifflait me glaçait de peur ; ses lamentations déchirantes semblaient arrachées de la poitrine des damnés. Les arbres, en grandes ombres noires aux formes fantastiques, se tordaient dans la tempête et, humilisés, se courbaient — laissant passer la colère des cieux.

Enfin, je gagnai la grotte. Hélas ! je cachai mes richesses au fond du trou, sous la dalle. Dans le ruisseau qui courait près de là je vidai ce qui me restait de chloroforme, et j'enfouis la fiole dans le lit même du ruisseau, au milieu d'une touffe de roseaux.

Quatre heures seulement, je rentrais au château. Tout était fini. Il ne me restait plus qu'à chercher dans le sommeil les moyens nécessaires pour supporter les fatigues morales du lendemain.

Oh ! ce lendemain !... Je ne m'étais pas trompé sur les conséquences de mon crime. Sans une fiole, je puis dire que j'aurais eu l'art du comédien à ses dernières limites. On fit en quelques heures, vous en pouvez maintenant apprécier la vanité des résultats. Elles n'auraient qu'à démêtrer plus sûrement le suicide de mon maître. Tout d'abord, on vit mieux, on eut vent d'un meurtre ; les soupçons s'égarèrent un peu sur tout le monde, moi même je n'en fus pas exempt, mais bientôt on se ravisa et l'on me fit des excuses que j'acceptai très dignement.

Le doute pouvait-il subsister, du reste, devant la preuve irréfutable du suicide qu'on avait trouvée sur le comte lui-même : "Qu'on accuse personne de ma mort. Je suis ruiné, je me tue. Je demande pardon à ma femme et à mon enfant. Je fais appel au dévouement d'A été, mon secrétaire, pour régler mes derniers comptes et satisfaire mes créanciers avec les quelques milliers de francs qui me restent."

Le pauvre comte ! Il fut prouvé qu'il avait dû se tuer de sang-froid, dans la pénitence de ses fautes, car son écriture conservait tout son "charme", toute son "irréprochable distinction". Tel fut du moins, l'avis des experts qui sont gens de science et de profond mérite, comme chacun sait. Qu'ajouterais-je ? Vous connaissez mieux que moi ce qu'il advint de tout cela. Le comte de Maleplaine n'avait limité dans son mariage — ce n'est qu'alors que je l'appris. — Il avait épousé une jeune fille très noble, il est vrai, mais très pauvre.

(A Continuer) 6-7-8 Mai dans la salle des M. C. A. Conférences Françaises et Anglaises par Geo. Couffler B. A. D. C. de l'Académie de Paris

Bryson, Graham & Cie.

Nous sommes bien occupés !

Nos prix sont tellement à la portée de tous, que nos magasins sont toujours pleins. Par suite d'arrangements nouveaux nos clients seront servis vivement. Tout le monde est surpris de voir des prix si bas ; pour de l'argent comptant nos manufacturiers sacrifient la marchandise.

325 paires de rideaux de dentelle, qualité supérieure, jolis dessins, \$1.00 à \$2.00 meilleur marché qu'ailleurs.

250 paires de nouveaux rideaux de dentelle, de-sins tout nouveaux à \$1.00, \$1.25, \$1.50. Quelques paires à \$0.50

100 paires de rideaux Stores de couleurs variées, clairs et foncés, longueur de 3 1/2 verges à 75 cts et \$1.00 la paire.

157 pièces de mousseline artistique et de Madras, le plus bel assortiment de la ville. Françaises et toutes couleurs assorties.

Belle toile large et damassée à 20 cts.

10,000 de Calico anglais 1ère qualité à 8, 10 et 12 cts.

50 pièces importées de Gingham pour robes à notre unique prix de 15 cts. Meilleure chance que partout ailleurs.

250 pièces de nouveaux Stuns Français, marchandises de premier choix, 18, 20, 25 et 20 cts.

TAPIS

Assortiment magnifique et de bon ton de tapis. Les plus jolis dessins. L'assortiment le plus complet de la ville.

Avec des prix raisonnables. Les affaires prospèrent.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. Quartiers Généraux pour Bailleurs en Epicerie. 35 RUE O'CONNOR.

Nous agrandissons notre manufacture et afin d'alléger le déménagement nous vendons, pour argent comptant, à des prix spéciaux toutes nos

PORTES, FENETRES, JALOUSIES BOISERIES

The E. B. EDDY Co. HULL.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS. ORIZA-OIL - ORIZA-ORIZA-LACTÉ - CRÈME-ORIZA ORIZA-VELOUTE - ORIZA-TONICA - ORIZALINE - SAVON-ORIZA DOIVENT LEUR SUCCÈS ET LA FAVEUR DU PUBLIC : 1° Aux soins tout particuliers qui président à leur fabrication. 2° A leur qualité inaltérable et à la suavité de leur parfum. MAIS COMME ON CONTREFAIT CES PRODUITS ORIZA pour vivre sur leur réputation nous avertissons les Consommateurs afin qu'ils ne se laissent pas tromper. Les véritables produits se vendent dans toutes les maisons de Parfumerie et d'Epicerie. Envoi franco de Paris du Catalogue illustré.

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORO-HYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTE la considération comme le remède le plus sûr et efficace contre les MALADIES DE POITRINE PHTISIE, BRONCHITES CHRONIQUES, Toux aiguës et opiniâtres. Se vend chez L. PAUTAUBERGE, 22, rue Jules César, PARIS. DISPONIBLE DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA. THE GUTHRIE & RUBBER CO. OF TORONTO. BELTING, PACKING, CLOTHING, HOSE. WAREHOUSE & OFFICE 40 YONGE ST. TORONTO.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa

Arrivée et Départ des Malles.

Table with columns: MAILES, Fermeture, Arrivée, Départ. Lists arrival and departure times for various mail lines including OUEST, NEW-YORK, BOSTON, etc.

Les lettres destinées à l'expédition doivent être mises à la poste 15 minutes avant la clôture des malles précédentes. Heures du Bureau, de 8 A. M. à 8 P. M. Mandats sur le Poste et la Banque d'Épargne, de 9 A. M. à 4 P. M.

LINIMENT GÉNEAU 35 ANS DE SUCCÈS. Remède efficace pour les douleurs, rhumatismes, écorchures, entorses, etc. Plus de 100 fois plus de succès. Dépôt : Paris, MESSIER & Co, 276, rue Saint-Honoré. MONTREAL : LAVALLETTE & NELSON - QUÉBEC : ED. MORIN & Co. SÉVILLE : M. GARCIA. TORONTO : J. GOUIN, Maître de Poste.

SLAND HOME Stock Farm, Grosse Ile, Wayne Co., Mich. SAVAGE & FARMER, Propriétaires.



Percheron Horses.

All stock selected from the best of Great Britain and America. Imported from the Percheron stud books. Beautifully situated at the head of Grand Lake in the Detroit River, ten miles below the City and accessible by railroad and steamboat. Views not familiar with the location may call at city office, Chicago, Ill., and an expert will accompany to the farm. Road for application. Eye by mail, \$1.00.

PARFUMS ESS-ORIZA SOLIDIFIÉS PRÉSENTÉS SOUS FORME DE CRAYONS (12 OUEURS DÉLICIEUSES) Il suffit de frotter légèrement les objets pour les parfumer (en Peau, le Linge, Papier, Lettres, etc.) L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Russie 207, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS. Se vendent dans toutes les principales Pharmacies et Drogueries du Canada. ENVOI FRANCO DE PARIS DE CATALOGUE ILLUSTRÉ.

Publié par le

ABONNEMENT LE CANADA

Journal Quotidien du Soir

Un An en Ville \$ 4.

Un An par la Poste . . . \$ 3.

12eme. ANNEE No

6-7-8 Mai dans la salle M. C. A. Conférences Françaises et Anglaises par Geo. Couffler B. A. D. C. de l'Académie de Paris. On peut consulter le plan de chez J. Hope, libraire rue Sp.

Aux Mères Heureuses

Madame Charpentier, la de mon vieil ami et éditeur Charpentier, m'avait dit à plusieurs reprises :

— Zola, il faut que vous veniez voir mes bêtes.

Cette mère admirable, une amie elle aussi que j'aime et admirer, madame A. dans une pensée de justice tendresse. Toutes deux me leur rêve d'une grande création, réparatrice des cruautés, et elles s'ignoraient l'une, lorsqu'une amie com madame Eugène Amiel, le procha, animée également de cet déplace les montagnes, après des mois de difficultés tâtonnements, ces dames, à trois, viennent de fonder association : la Société Maternelle.

— Zola, il faut absolument que vous veniez voir mes bêtes.

J'y suis allé ; et, avant tout ce que j'ai vu, et

C'est à Rueil, au pied du Valérien, à une demi-heure de Paris. Le petit parc est planté de beaux arbres, qui doivent donner une ombre cieuse. Il y a à la fois pelouses rives de violettes, des bouguettes de fleurs vont embaumer l'air, aux premiers soleils.

En haut, dans le grand ar de la côte, se trouve la maison de la grande chaise à deux roues dont les larges bates, aux faces, ouvrent sur des baies d'artout, la lumière et l'air en à flot, on dirait le rendez joyeux du libre soleil. Et j'arrivé cette chose heureuse, cette habitation de simple vie, telle, comme il y en a tant à de Paris, sensible avoir été c par le bon sens, dans des conditions excellentes, favorisant l'ence qu'on allait tenter.

Pour l'aménager, madame à qui elle appartient, a simplement commencé par enlever tout meubles. Elle l'a donnée eut ses livres. La maison est nue murs lissés, les parquets groutte blanche ; et ce n'est p maison des vingt petits en d'un jour à six ans, qui, à l'heure, y pousse et gaillard.

En haut, sont les dortoirs, ch nourrice à la sein, où elle se remontré de la journée ; on se trouvent la salle commune autres salles de service, la salle toilette surtout, dans laquelle que enfant a sa petite toilette culière. Et, je le répète, ce m'a ravi, c'est le plein soleil grand air dans tout cela, les baies, les fenêtres ouvertes l'entre la belle joie robuste d campagne.

Quand je suis arrivé, justem la maison était vide, tout le monde s'en était allé, tel qu volée de moineaux qui prend vol aux premiers rayons ; ca m'arrivait l'ordre de ne p contenir du parc, elles sor marchent au loin dans les cha J'ai donc vu la cage sans le seaux, les petits nits blancs, murs blancs, toutes ces blanch nées, au plein air des croisées vertes. Et voilà que, au mor où je descendais le perron, l' est revenu : d'abord, dans l' montante, une petite voiture a signalée ; puis deux, puis trois, toute la file, une procession petites voitures, chacune pou par une nourrice, chacune hab par deux enfants aux joues sa que le berceement des roues a endormis ; et il y en avait de petits, un mois au plus, d'autre cinq mois, de huit mois, tout cortège d'enfance adorables, de te et d'espoir, dans la printe frieux, sous les arbres qui b geonnaient à peine.

Voilà ce que j'ai vu, et